

Montgomery James E., *The Vagaries of the Qaṣīdah. The tradition and Practice of Early Arabic Poetry.* s. l.

E.J.W. Gibb Memorial Trust, 1997 (Gibb Literary Studies, Number 1), 15,8 × 22,2 cm, 296 p.

Convaincu qu'il n'existe pas de poème typique, propre à un poète ou à une période, J.E. Montgomery se propose de suivre les « écarts », sinon les « caprices »⁽¹⁾, de la Qaṣīda à l'époque de la Ġāhiliyya et des débuts de l'Islam, à partir de l'analyse, très fouillée, et du commentaire d'un certain nombre de poèmes, considérés, pour la plupart, comme canoniques, et des différentes versions dans lesquelles ils nous sont parvenus. Cinq postulats, présentés dans le « Prologue »⁽²⁾ et allant à l'encontre de ce qui est généralement admis, sous-tendent cette approche, philologico-historique, de la poésie arabe ancienne et constituent autant d'hypothèses que l'analyse des poèmes cherche à confirmer :

1. Une longue période de gestation et de constitution d'une langue et d'une tradition poétiques a précédé l'essor de la poésie de la première moitié du VI^e siècle ('Abid b. al-Abraš, Imru' al-Qays, Muraqqiš al-Akbar), même si les plus anciens poèmes connus datent de cette époque.

2. La croyance en une « *qaṣīda* idéale à jamais perdue »⁽³⁾ : réagissant contre la confusion qui est souvent faite entre *dikr al-atlāl* et *nasīb*, J.E. Montgomery fait remarquer, d'une part, que le premier thème peut n'avoir aucun rapport avec l'amour perdu⁽⁴⁾, d'autre part, que la relation entre *nasīb* et *rahīl* n'est pas arbitraire, enfin que la *qaṣīda* n'a pas de « sujet propre », au sens étroit du terme (*ğaraḍ*), autrement on ne comprendrait pas pourquoi le poète se serait soumis aux contraintes du *nasīb* et du *tahalluṣ*. J.E. Montgomery s'inscrit en faux contre l'idée que la *qaṣīda* soit le produit d'une convention fossilisée ou d'une activité cathartique d'un poète, porte-parole d'un groupe et ayant une fonction « ritualiste »⁽⁵⁾.

3. Rejetant le point de vue évolutionniste de H.A.R. Gibb concernant le passage de l'incantation primitive d'un Šā'ir « devin » au discours poétique tenu par un professionnel, l'auteur considère que la nature même de la tradition pré-islamique fait qu'il existe simultanément plusieurs niveaux et genres⁽⁶⁾, et ce malgré le rôle important que le panégyrique a pu jouer dans l'évolution de la poésie au VI^e siècle. La standardisation n'est jamais définitive, et l'aspect incantatoire ne disparaît pas totalement. S'il y a eu stéréotypie, ce n'est pas nécessairement du fait des transmetteurs (*rāwī*), ont pu intervenir dans ce processus aussi bien la tradition, qui est par définition sélective, et la mémorisation que l'inadéquation du système d'écriture à transcrire et à reproduire des poèmes qui sont des « performances » très complexes.

4. De là, J.E. Montgomery met en doute le fait que, en présence d'une structure et d'un contenu conventionnels

et figés, la forme linguistique ait été la seule raison d'être du poème.

5. L'auteur avance enfin que si une partie de la poésie anté-islamique est bien l'œuvre de nomades, une portion tout à fait significative est de la poésie bédouinante issue de milieux sédentaires, celui des cours d'Arabie du Nord.

Les conclusions auxquelles parvient J.E. Montgomery sont présentées sous forme de manifeste, qui ne manquera pas de susciter des discussions, sinon des controverses :

- Il n'existe pas deux poèmes anté-islamiques identiques.
- La *qaṣīda* tripartite était plus importante aux yeux des critiques de l'époque 'abbāside qu'elle ne l'était pour les poètes de la Ġāhiliyya. Aussi, les poèmes présentant des « anomalies », par rapport à la forme tripartite, représentent bien mieux l'activité poétique d'avant l'Islam.
- La plus grande partie de la poésie anté-islamique est pseudo-orale, dans le sens où elle est composée, au VII^e siècle, en vue d'une communication orale. Elle est l'œuvre d'une élite intellectuelle « bédouinante » qui appartenait aux grands centres du pouvoir politique et culturel de la Péninsule arabique.
- La poésie pré-islamique répondait aux besoins artistiques, intellectuels et émotionnels de cette élite. Enfin, elle est l'expression de l'autonomie poétique, culturelle et politique des Arabes et de leur fierté.

Ce travail important aurait gagné en force de persuasion, s'il avait été présenté différemment. J.E. Montgomery a préféré présenter une suite d'analyses et de commentaires pour illustrer son propos et appuyer ses thèses ; ce faisant, il a rendu la lecture de l'ouvrage assez ardue pour les non spécialistes, vu le foisonnement des gloses et des notations lexicologiques (la richesse de l'index lexical, fort utile par ailleurs, en donne confirmation). Une présentation plus synthétique et une conclusion récapitulant de manière plus détaillée les différents points abordés auraient facilité la tâche du lecteur.

Abdallah Cheikh-Moussa
Université de Paris IV

(1) À la suite de P. Zumthor, et pour éviter tout jugement normatif, nous parlerions plus volontiers de « mouvance » de la *Qaṣīda*. D'autant que le propos de J.E. Montgomery est bien de montrer qu'il n'existe pas de *qaṣīda* standard.

(2) Prologue qui est basé, pour une large part, sur la lecture très critique du célèbre ouvrage de H.A.R. Gibb, *Arabic Literature*, Oxford, 1963 (2^e édition révisée, la 1^{re} date de 1926).

(3) J.E. Montgomery reprend ici Renate Jacobi, « The Origins of the Qasida Form », in S. Sperl and C. Shackle (eds.), *Qasida Poetry in Islamic Asia and Africa*, vol. 1 : *Classical Traditions and Modern Meanings*, Leyde, 1996.

(4) Le *nasīb* de la Ġāhiliyya ou des débuts de l'Islam peut fonctionner comme un moyen d'introspection et d'expression des états émotionnels du poète.

(5) On l'aura compris, l'auteur s'inscrit en faux contre l'approche de S.P. Stetkevych.

(6) Le public, large ou restreint (les poètes eux-mêmes) décide des audaces du poète.